

Formation au combat des troupes légères [suite]

Autor(en): **Borel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **98 (1953)**

Heft 5

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342523>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction: Colonel-brigadier Roger Masson

Rédacteur-Adjoint: Major Georges Rapp

Administration: Lt-colonel Ernest Buettiger

Editeurs et expédition: Imprimeries Réunies S. A., av. Gare 33, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II. 5209.)

Annonces: Publicitas S. A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT: Suisse: 1 an Fr. 12.—; 6 mois Fr. 7.—; 3 mois Fr. 4.—
Etranger: 1 an Fr. 15.—; 6 mois Fr. 8.—; 3 mois Fr. 4.50
Prix du numéro: Fr. 1.50

Formation au combat des troupes légères

(Suite)

LA PRÉPARATION AU COMBAT

Il faut assurément être un tacticien habile pour manœuvrer avec succès et gagner des batailles. Les manœuvres les plus astucieuses échouent toutefois si la troupe ne répond pas correctement aux ordres, faute d'avoir été organisée, équipée, contrôlée avant le combat. Il est donc très nécessaire de constamment rappeler aux chefs l'importance des humbles détails qui font d'une unité un instrument utilisable.

Avant de remettre la mission aux exécutants, les directeurs d'exercice feraient donc bien, même au risque de paraître pédants, de s'assurer que la troupe est vraiment prête au combat. Peu à peu, ce contrôle deviendra un réflexe chez les exécutants et leur évitera les désagréments qui, au cours de la bataille, s'ajouteront à ceux que crée l'action ennemie.

Soyons attentifs aussi au peu de soin que les hommes mettent à vérifier leur armement et leur équipement personnels (armes défectueuses, dépourvues de munitions, incom-

plètes, lampes de poche sans pile, sacs à pain vides, fers à cheval de réserve de la mauvaise « pointure », gants trop petits, etc.). Souvent les chauffeurs ne contrôlent pas l'équipement de leurs véhicules (phares, crics, roues de réserve, chaînes à neige). Les agents de liaison et motocyclistes n'ont pas chargé leur arme, ne connaissent pas le nom de leurs chefs, n'ont pas reçu de carte, ni d'orientation tactique. A leur image, les autres spécialistes, tels que cuisiniers, mécaniciens, maréchaux ferrants et soldats sanitaires qui n'ont pas assisté, en raison de leurs occupations, à l'orientation donnée à l'ensemble de la troupe, ne se soucient pas de combler cette lacune et risquent de perdre leur unité au premier incident de marche.

Les cadres, trop souvent, ne s'appliquent pas à contrôler la préparation au combat individuelle de leurs subordonnés et manifestent peu de conscience dans la préparation collective. Ils omettent de réorganiser leur formation en fonction des fluctuations de l'effectif en hommes, chevaux et véhicules ; le réseau radio n'est pas vérifié, les codes ne sont pas remis à toutes les stations. On rencontre des capitaines qui, ayant reçu une section d'armes lourdes en renfort, n'ont même pas pris la peine d'aller se faire connaître d'elle et de la jauger, afin de l'intégrer à leur unité. On surprend des officiers qui ne savent pas où mène la route au bord de laquelle ils stationnent, ignorent le nom du village le plus proche et n'ont même pas ouvert leur carte pour vérifier que le terrain d'exercice s'y trouve reproduit en entier.

Il y a sur ce plan terre à terre, mais essentiel, de grands progrès à faire.

Avant de quitter le domaine des détails, nous voudrions vivement engager les commandants à remplacer, dans les exercices de combat, les mitraillettes par des mousquetons, à faire remplir les magasins des fusils-mitrailleurs à 8-12 coups seulement et ne charger initialement les mousquetons qu'à 2 coups. L'échange des mitraillettes contre des mousquetons a pour but d'éviter le relâchement des hommes qui ne peu-

vent marquer le feu et de les obliger à exercer la manipulation de combat d'une arme. En incitant, en outre, les tireurs à recharger après quelques coups, on évite les débauches de munitions à l'occasion du premier combat et on prolonge la durée d'utilisation des faibles dotations en cartouches à blanc. Les combattants doivent pouvoir recharger leur arme sans bavure en plein combat. Pour l'apprendre, il faut qu'ils s'y exercent ; ils n'en auraient guère l'occasion si toutes les cartouches distribuées pour un exercice étaient introduites en une fois dans l'arme avant l'entrée au combat.

DISTRIBUTIONS D'ORDRES

Données d'ordres solennelles

Les distributions d'ordres ressemblent encore trop souvent à des solennités de congrès. Les discours virils administrés à des rassemblements de subordonnés alignés et casqués paraissent hors de saison : ils sont inmanquablement suivis de conciliabules intimes qui constituent les véritables données d'ordres et permettent enfin aux gens de se comprendre.

Dans la guerre moderne, l'ennemi est partout et les chefs doivent rester à leur troupe ; il est donc nuisible, à cet égard, que les commandants gardent leurs subordonnés directs autour d'eux en prévision de l'arrivée d'un ordre : certains même poussent l'imprudence jusqu'à attendre que le dernier de leurs subordonnés appelés soit arrivé au PC pour commencer à donner des ordres !

Le plus souvent possible, c'est le commandant de bat., qui doit se porter auprès du cdt. de la cp. destinée à prendre la tête, et aux côtés duquel se trouvera le chef de la section de pointe. Ce procédé rend possible une mise en marche rapide, car il permet d'orienter plusieurs échelons de commandement à la fois. On peut gagner encore davantage de temps en prêtant

la main à ce que l'unité prévue comme avant-garde soit groupée au centre de la zone d'attente et non pas répartie pour en assurer la protection. Entre le départ de la pointe et celui du gros, il s'écoule un délai suffisant pour communiquer sa mission au cdt. du gros. Il vaut d'ailleurs mieux que celui-ci soit orienté relativement tard, car nos formations de troupes légères sont promptes à s'agiter dès que le cavalier ou le motocycliste de tête se met en selle. La zone d'attente devient une fourmilière ; les éléments de queue serrent sur la tête ; toute la formation offre alors un but compact aux aviateurs et s'expose aux embuscades après le retrait prématuré des organes de sûreté. Le vrai départ ne se produit que passablement plus tard. Nous avons rarement vu une unité à cheval, cycliste ou motorisée, éviter le faux départ.

Une distribution d'ordres dans les troupes légères devrait être fort brève, si les chefs se sont préparés à la réception de leur mission : les ordres, dans ce cas, ne servent souvent qu'à déclencher une variante de manœuvre préparée.

Nous citerons l'exemple suivant, vécu il y a quelques années : Une unité se trouve au matin dans une localité située sur une route de crête. Elle est flanc-garde d'une colonne progressant dans la vallée et a reçu l'ordre de s'arrêter pendant deux heures pour déjeuner. Elle est maintenant prête à reprendre le mouvement sur ordre.

Entouré de plusieurs personnages, un chef important apparaît à la troupe, s'attendant à une solennelle donnée d'ordres. Il s'en trouve frustré car, à l'arrivée du message : « bond jusqu'à la croisée dans le bois », il ne perçoit qu'un signe et la formation s'ébranle sans heurts et sans cris. Dans cette situation, le capitaine a organisé avec raison son unité de manière que la progression puisse commencer sans être précédée d'un conseil de guerre ; les lieutenants sont aux sections, où la besogne ne manque pas. L'objectif prescrit fut précisément celui qu'avait prévu la direction de l'exercice : les objectifs sont imposés par le terrain et ressortent d'une

étude attentive de la carte. Les chefs n'ont guère la faculté de les choisir.

Ordres de sections

Dans l'intention louable de respecter la voie de service, les lieutenants commettent souvent l'erreur de réunir leurs caporaux à l'écart de la section pour leur chuchoter leur plan de combat, au lieu de saisir l'occasion d'orienter tous leurs hommes directement. Les chefs de section devraient s'efforcer de communiquer leur volonté et leurs idées aux soldats sans intermédiaires ; ce procédé améliore le rendement de la troupe et permet de gagner du temps.

Par ailleurs, beaucoup de chefs de section oublient qu'avant une attaque, il est rarement possible de montrer le terrain d'action à tous les hommes, voire même aux caporaux. Qu'ils s'appêtent à se porter à l'attaque ou à s'installer en appui de feu, ils ont toujours tendance à tirer leur section trop en avant ou à la grouper à un observatoire au risque de se faire repérer, puis anéantir avant le début de l'action. Nos officiers subalternes doivent s'habituer à maintenir leur troupe bien à l'intérieur des forêts et localités d'où ils vont déboucher, et par conséquent, à dépeindre le terrain d'action avec assez de précision pour que chacun s'en fasse une image claire et, plus tard, reconnaisse à coup sûr les objectifs décrits.

Changements de destination

Les troupes légères se trouvant habituellement engagées dans des moments de crise, elles gagnent d'abord un point de première destination. De là elles se portent d'objectif en objectif au fur et à mesure que la situation se précise. Fréquemment aussi, il faut dérouter des formations parce que le lieu de destination est déjà en mains ennemies ou parce que la route pour s'y rendre est détruite ou encore parce qu'une nouvelle menace a provoqué un changement de mission.

On doit s'abstenir d'arrêter une colonne sur un objectif intermédiaire ou à une bifurcation pour notifier le nouveau but aux occupants des véhicules. Cela n'est pas facile, surtout quand il faut crier pour couvrir le bruit des moteurs. Il est une solution très simple à ce problème important pour les troupes motorisées. Elle consiste à écrire le nom du prochain objectif en gros caractères sur une simple ardoise scolaire, brandie par un homme au bord de la route. Chacun peut alors lire ce mot au passage, le chercher sur la carte, ou s'il en est dépourvu, l'écrire sur un bout de papier qu'il montrera aux indigènes rencontrés, afin de trouver son chemin. Les noms propres lus se retiennent mieux que les noms entendus et ne se déforment pas.

FIGURATION DE L'ENNEMI ET DES TROUPES VOISINES

Au cours des manœuvres de ces dernières années, on a parfois dit que les brigades légères n'étaient qu'un plastron destiné à faire évoluer une division selon les intentions du directeur des manœuvres. En réalité, les brigades purent manœuvrer en toute liberté dans le cadre des missions qu'elles reçurent ; elles n'eurent pas l'impression d'être un simple instrument dans la main de la Direction. Les manœuvres de CA furent donc bien des exercices à double action, ce qui fut tout à l'avantage des brigades légères.

Il est évident qu'un exercice à double action ne consiste pas simplement à lancer deux adversaires l'un contre l'autre. Celui qui dirige se propose toujours de provoquer des combats dans des conditions bien définies et dans les secteurs qu'il a choisis. Ce n'est pas en renseignant l'un des partis sur ses intentions qu'il atteint ce résultat, mais en formulant de manière adéquate les missions des deux partis.

Celui qui veut monter un exercice de compagnie ou de bataillon n'a souvent pas de troupes à opposer à la formation

exécutante. Pour figurer l'ennemi, il doit alors recourir à de très faibles détachements. Il en place chaque élément dans le terrain avant l'exercice en lui prescrivant l'attitude à prendre et les réactions à susciter chez la troupe qu'on exerce. C'est à cette sorte d'ennemi qu'il faut réserver le nom de *plastron*.

On pourrait souvent tirer meilleur parti de ces figurants, dont le jeu peut être réglé dans les moindres détails.

Certains éléments du *plastron* servent uniquement à mettre la troupe dans l'ambiance (bruitage pour figurer un combat et justifier une mission, circulation ennemie visible depuis un observatoire ami et signifiant l'imminence d'une mission éventuelle).

D'autres organes du *plastron* peuvent servir à détourner la troupe exécutante d'un secteur où elle ferait des dégâts aux cultures ou serait gênée par le trafic civil. Il suffit alors de barrer un axe peu après une bifurcation. La troupe sera alors incitée à s'engager sur l'axe libre pour contourner la résistance et se laissera de la sorte conduire vers le champ de bataille choisi pour elle.

Le plus souvent le *plastron* est utilisé pour marquer une résistance que les exécutants doivent faire tomber. Fréquemment, on désire d'abord figurer une résistance sporadique, destinée à déclencher une simple action préliminaire (attaque de section), cependant que la résistance principale, qui déclenchera l'engagement du gros de la troupe, est aménagée à quelque distance de là, parfois même suffisamment loin pour que la reprise du mouvement à cheval ou sur véhicule soit profitable après le premier combat.

C'est du moins là ce que prévoit le directeur de l'exercice ; mais attention aux idées préconçues ! Il est fort possible que le commandant de troupe prenne la première résistance au sérieux et juge nécessaire d'engager son gros pour en venir à bout. Il peut aussi arriver qu'après avoir réglé l'incident préliminaire, un commandant de troupes légères, s'attendant à de nouvelles escarmouches ou à la bataille décisive dans le

prochain compartiment de terrain, décide de poursuivre la progression à pied. Ces deux décisions sont également susceptibles de bouleverser le déroulement de l'exercice ; elles n'en sont pas moins justifiées, car elles sont conformes à la situation telle que l'a appréciée le commandant de troupe. On les approuvera d'autant mieux que les officiers des troupes légères sont trop enclins à sous-estimer les résistances ennemies et à abuser du cheval ou du véhicule dans la marche à l'ennemi.

Dans les manœuvres, on assiste souvent à des attaques plus ou moins bien appuyées, au cours desquelles le défenseur ne cesse de faire feu de tous ses tubes sur un assaillant, qui se moque de son feu d'enfer. En raison de la rapidité des opérations, il est en effet rarement possible de juger de l'efficacité des feux d'appui et malaisé d'imposer le silence, le cas échéant, à un défenseur réputé neutralisé. Il en résulte une éducation néfaste de la troupe attaquante, qu'on incite à ne pas respecter le feu.

Avec un plastron, on peut éviter cet inconvénient et on doit le faire. Il ne suffit pas que les marqueurs sachent exactement quand ils doivent ouvrir le feu et à quelle cadence ils doivent tirer ; il faut encore — c'est l'essentiel — leur prescrire quand ils doivent cesser le feu et enlever le casque ou se replier. Ce comportement du plastron oblige les exécutants à monter correctement leurs appuis de feu et permet de nuancer les effets du feu.

Quand le directeur de l'exercice estime que l'appui de feu est suffisant, il fait signe au plastron de ne plus tirer ; en revanche, quand il pense que l'appui de feu ne saurait être efficace, parce que mal pointé ou dépourvu de puissance, il fait poursuivre le tir défensif du plastron pour obliger l'assaillant à monter une nouvelle attaque.

Avec un plastron bien en main, on peut aussi faire suspendre le feu des armes réputées neutralisées par le tir des armes lourdes pendant la durée de ce dernier ; on peut en ordonner ensuite la reprise partielle au moment de l'assaut.

Ce procédé oblige les chefs subalternes à monter des actions de détail pour réduire les nids de résistance qui ont survécu au bombardement.

S'il est indispensable de marquer l'ennemi au moyen d'un plastron, il est aussi profitable d'utiliser une partie de ce plastron pour figurer un élément appartenant au même parti que la troupe exécutante. On peut ainsi mettre en scène une petite bataille et représenter un front de contact. Ce procédé sera d'un emploi profitable quand on se proposera d'engager la troupe exécutante en vue de rétablir une situation compromise. Pour commencer, le directeur de l'exercice fera en sorte qu'au moment où il remettra la mission, la troupe entende le bruit du combat dans lequel il veut qu'elle intervienne. Ce bruitage permettra à la troupe de mieux saisir la situation imaginée ; celle-ci comprendra vite dans quelle direction elle aura à s'engager et à quelle distance de son point de départ elle entrera en combat. Les ordres des chefs en seront à la fois plus brefs et plus clairs.

Au cours de l'exercice lui-même, l'emploi d'un plastron à double action permet d'exercer la prise de liaison si nécessaire avec des éléments amis sur le champ de bataille. C'est toute une éducation à faire. Il arrive en effet trop souvent que des patrouilles et des petites formations en manœuvres croisent ou dépassent des troupes amies sans penser à leur demander des renseignements. Elles se comportent comme si elles faisaient partie de deux armées à intérêts divergents. Il en résulte que parfois des groupes et sections arrêtés par le feu ennemi se laissent dépasser par des éléments amis sans les rendre attentifs au danger. Il en résulte aussi parfois que deux unités engagées sur le même objectif par deux commandants qui n'ont pas pu se concerter, poursuivent leurs actions en s'ignorant l'une et l'autre, même après s'être rencontrées.

On donnera donc au plastron ami l'ordre d'arrêter la pointe de la troupe exécutante et de demander à voir le commandant de colonne. Celui-ci assistera alors au combat entre plas-

trons ami et ennemi mis en scène par le directeur de l'exercice. Il pourra alors obtenir des renseignements des éléments au contact et se faire, par l'ouïe et par la vue, une idée précise de la situation, puis monter sa manœuvre en connaissance de cause et en utilisant les éléments trouvés sur place.

Pour illustrer ce qui vient d'être dit, nous proposerons l'exercice suivant : Nos troupes sont égrenées le long de la rivière pour en interdire le franchissement. L'esc. 1, en réserve, reçoit l'ordre suivant : « A en conclure du violent bruit de combat provenant de son secteur, la section installée au pont couvert semble très accrochée. Elle a signalé par radio que l'ennemi avait franchi la rivière ; depuis lors elle ne répond plus aux appels. Allez rétablir la situation dans ce secteur. »

Le directeur de l'exercice, après avoir fait éclater des pétards au pont couvert peu avant d'engager l'escadron, fera en sorte que la colonne en mouvement croise une estafette, un blessé léger ou un fuyard (plastron ami) capable de dire approximativement si la section tient encore, si elle a été bousculée ou si elle a pu se rétablir quelque part. Ensuite, la colonne rencontrera à l'endroit choisi par le directeur de l'exercice quelques hommes du plastron ami représentant les survivants de la section du pont couvert engagée en plein combat avec un adversaire (plastron ennemi) qui fait mine de s'installer en tête de pont. La présence de ce plastron à double action crée une ambiance réaliste et améliore la vraisemblance de l'attaque destinée à rejeter l'ennemi à la rivière.

Abordons maintenant les exercices à double action. Il n'est pas nécessaire d'y marquer un ennemi, puisque celui-ci y est représenté en vraie grandeur. Pour donner plus d'attrait aux exercices à double action et en faciliter la réussite, le directeur a toutefois avantage à garder un élément dans sa main après avoir constitué les deux partis.

En effet, les chefs de parti ont habituellement connaissance de la composition des forces qui vont leur être opposées. Dès le moment où, au cours de l'exercice, ils ont repéré l'en-

semble des forces ennemies en face d'eux, leur curiosité s'émousse parce qu'ils n'ont plus guère à craindre de surprises. La « troisième force », dont aucun des chefs de parti ne doit savoir si elle interviendra contre lui ou à son profit, doit être mise dans le jeu assez tard ou alternativement dans un camp puis dans l'autre pour maintenir une salutaire tension d'esprit chez les exécutants.

L'intérêt d'un exercice sera avivé si les adversaires se rencontrent en cours de mouvement ou d'installation. Il est cependant très difficile de provoquer le choc de deux colonnes à l'endroit choisi quand elles marchent l'une vers l'autre. Il est malaisé d'obtenir ce heurt même si les axes de progression se croisent. On a beau calculer avec grand soin les temps que mettront vraisemblablement les partis à parcourir la distance entre leur stationnement initial et le champ de bataille ; il n'est pas possible de faire des prévisions exactes, car la rapidité de décision des chefs et la vitesse de déplacement des colonnes sont sujettes à toutes sortes de variations (panne de radio, ordres mal compris, erreurs de cheminement, etc.). Les différences de délai peuvent s'annuler ou au contraire s'additionner et déplacer notablement le point de rencontre des colonnes.

Or, le directeur de l'exercice tient habituellement à ce que les adversaires se battent dans un secteur défini, se prêtant bien à la manœuvre projetée, et permettant d'éviter les dégâts aux cultures ainsi que les restrictions à l'activité de la population. Pour être sûr que la prise de contact ait lieu à l'endroit voulu sans qu'il soit nécessaire de freiner l'un des partis pour des « raisons d'exercice » toujours mal venues, il est indispensable d'installer à l'avance un élément pourvu d'une mission tactique au point de rencontre prévu. Il n'est pas nécessaire que cet élément soit orienté comme un plastron sur le rôle qu'on attend de lui dans le déroulement de l'exercice ; il n'est pas nécessaire non plus que le parti au profit duquel cet élément va travailler, soit prévenu de son existence.

Prenons l'exemple d'une bataille pour un pont. La rive nord de la rivière se prête mal à des combats parce qu'il s'y trouve un sanatorium. Aussi le directeur de l'exercice désire-t-il que l'engagement se déroule sur la rive sud. Il donne donc l'ordre au parti venu du nord de s'installer en tête de pont et à celui venu du sud de se porter au pont pour en empêcher le franchissement à un adversaire venu du nord.

Pour que l'exercice réussisse, il faut que le parti Nord ait le temps de passer le pont avant l'arrivée du parti Sud, car si le contraire arrivait, les combats préliminaires se dérouleraient autour du sanatorium (ce qu'on voulait éviter), ensuite de quoi les adversaires séparés par la rivière se feraient face, aussi incapables l'un que l'autre de manœuvrer. La rencontre des adversaires devrait donc être réglée à un quart d'heure près au sud de la rivière ; comme cela n'est pas possible, il faut bien engager à l'avance une section isolée du parti Nord pour constituer une ossature de tête de pont et retarder le parti Sud en cas de retard de son futur adversaire. Le commandant de ce dernier ne sera pas prévenu de la présence de cet élément ami et ne le découvrira qu'à son arrivée dans le secteur. On applique donc ici un procédé proche de celui du plastron ami. Il serait en revanche faux de permettre au parti Nord de s'installer en entier dans la tête de pont bien avant l'arrivée du parti Sud, parce que cette situation donnerait alors lieu à une attaque contre une position organisée, exigeant plus de temps et de moyens que d'imagination ou d'aptitudes manœuvrières.

CONCLUSION

Nous avons évoqué quelques principes touchant l'organisation et la mise en scène des exercices, examiné diverses questions techniques. Souvenons-nous cependant que la direction d'exercices de combat est avant tout un art et qu'il ne suffit

pas de suggérer quelques procédés pour faire réussir des manœuvres. Nous croyons pourtant qu'on évitera de nombreux déboires en mettant en pratique certains des procédés que nous venons de décrire.

Major BOREL

Transmissions

Il semble aujourd'hui bien établi que les transmissions sont une arme spécifique du commandement. Les perfectionnements dont elles ont bénéficié au cours des années qui ont suivi la dernière guerre mondiale procèdent de cette idée.

Au cours de nos services nous avons toutefois constaté qu'aux échelons intermédiaires et inférieurs cette notion manque partiellement. Faute d'un ordre précis de la part du chef, le service des transmissions ne fonctionne pas toujours comme il le devrait. Par ailleurs, il semble que la compréhension réciproque et la collaboration plus étroite au combat entre les troupes de transmission et les services de transmission des armes n'aient pas encore atteint la perfection désirée (s'il est permis ici de parler de perfection).

Les causes de cette carence sont multiples.

Peut-être, bon nombre d'officiers de transmission, trop fiers d'être les représentants d'une arme technique, ont-ils contribué à entretenir l'espèce d'effroi qu'éprouvaient naguère certains commandants à parler au « micro » d'une station radio. D'autres, tout aussi méritants, ont si bien habitué leurs chefs à ces mêmes « micros » qu'ils les ont fait tomber dans l'excès contraire en les amenant à utiliser la radio comme un véritable téléphone.